

Lettres à Claude Kottelanne

(Extraits)

1967-1993

« Je n'avais pas besoin d'écrire pour ma part,
ou du moins... d'écrire comme un romancier.

*Ma communication la plus naturelle,
c'est une lettre adressée à quelqu'un. »*

Georges Navel, *le Travail d'écrire.*



« Sur le visage de notre commune attente
Sous une encre rebelle à la grimace
Subsiste un sourire qui ne m'appartient plus
Un bouton-d'or dans l'œil des jeunes bêtes. »

Claude Kottelanne, *Comment dire ce peu.*



Meudon, 9 mai 1967

Mon cher Kottelanne,

[...] La sève matinale est un peu lente à revenir au réveil des noctambules, les presque travailleurs de nuit que nous sommes ont le réveil lent ¹. Leur accord avec le temps, même beau, a besoin d'aide. J'use de quelques trucs, de moyens de réaccord : gesticulation, respiration, marche pieds nus dans ma prairie, les yeux ouverts, les yeux fermés, de l'immobilité et du mouvement. J'aurai oublié ce soir le bonheur du bain de soleil tonique que j'ai pu prendre ce matin. [...]

J'ai voulu écrire, l'autre jour. Je voulais revenir à une petite expérience, une grande plutôt, de tentative d'atteinte à une sorte d'état de fête des facultés par l'attention cinétique ou la perception vigilante d'un effort d'exister au ralenti. De fait, cette fête je l'ai connue, sans drogue, sans me couper des ressources de l'hygiène. Je voulais revenir sur les choses de cette expérience, bien oubliée, mais il y a le chemin. J'ai commencé le récit sur la période grise ou simplement pittoresque d'un séjour sur les chantiers de l'Expo, un an avant. Abus de tabac, longues heures d'écriture, boulot du soir, le lendemain, j'étais claqué.

¹ Claude Kottelanne et Georges Navel travaillent alors comme correcteurs à *l'Humanité*.
Quotidien du matin, horaires du soir...

Je ne sais pas si cette petite illumination d'un bref retour de mémoire du plus vif vécu retrouvera sa voie ou son embranchement. J'avais trouvé ou pratiqué une sorte de méthode favorable à une sorte de permanence de l'état ou des pouvoirs d'inspiration, état fugitif que je connaissais, mais très rarement, par instants, de temps à autre. A la différence que la minute d'inspiration fugitive, ou état de vif éveil, appelait un petit effort à froid de la main à plume plus ou moins prolongé, que l'autre flux constant, lui, n'avait pas cette exigence. Ne l'avait pas toujours, je veux dire, ou l'avait trop, ou que son expression n'était pas travail à froid. Son flux même me gênait, j'étais trop différent de ce que j'étais à l'ordinaire, trop envahi par l'abondance des ressources intérieures dont jusque-là j'avais senti le manque, sauf par brefs moments. Trop, c'est trop. Juste assez, c'était trop. Au moment même où je voulais planter quelques pommes de terre, fallait plaquer la tâche pour revenir à ma table. Raccordé à un moment de l'enfance, je croyais vivre le temps comme le vivait ma mère, nous nous confondions et j'étais là. J'ai écrit quelques petites choses simples, de courts poèmes, expressions du moment. La fête prolongée, la vague ne s'est pas retirée sans rien laisser. Le trop vif n'a pas eu voix. Tout ce que je souhaitais de pouvoir d'éclairement, je l'ai eu un matin, pendant de longues heures durant cette période d'autres enchantements. Pas de drogue, de l'air, du mouvement, une bonne nourriture, mais sous l'effet des moyens mis à l'épreuve au petit bonheur, l'attention absolue, maniaque, volontaire, constante aux choses des gestes et des perceptions, le pouvoir d'évocation, d'imagination, de compréhension, illusoire peut-être, rejoignait celui que peuvent donner quelques doses d'opium. Ce que j'ai cru comprendre, compris à propos des Chinois, ou du temps comme le vivent les Arabes, je ne le sais plus, ma petite tête ne le sait plus, elle était le contenant d'une énergie de compréhension devineresse qui m'enchantait de son afflux brusque et bien au-dessus de mes moyens habituels. Bien des choses s'éclaircissaient, liées aux impressions directes ou à des lectures. Si je peux me souvenir, tant soit peu, de cette période, c'est d'avoir eu le sentiment très vif du miracle de la vie. Il paraît que ce genre de phénomène a nom « état esthétique », c'est peut-être ça. J'ai craint d'avoir atteint une sorte d'état de folie douce, pas trop inquiétant, je l'avais provoqué. Un matin, j'ai plaqué la fête, en reprenant le rythme de gestes matinaux que j'avais démultiplié savamment. La veille, j'avais eu peur. L'imagination trop transparente prenait trop d'emprise sur la sensibilité, ce que j'imaginai devenait trop réel. J'espérais atteindre à une sorte de maîtrise des ressources de l'esprit, qui me permettrait de devenir, à l'occasion, maboul à volonté. La guerre menaçait en 38. La fête était aussi une réaction à une période de profond cafard. Je crois que sans ce passage par l'expérimentation d'un retour au monde à neuf, et la part de loufoquerie qui entraînait dans cette expérience d'éveil, je n'aurais jamais écrit certaines pages sur les choses du travail. La prose, l'écriture récitante, ne mobilise pas l'inspiration de la même manière, ou avec la même intensité, que ce qu'on nomme la poésie, cet être indéfinissable. [...]

Merci de ta bonne lettre, de ta belle lettre pleine de fraîcheur, signe d'amitié, mais presque un poème. La part de toi, de présence que tu emmènes jusqu'au boulot, nous manque un peu en ce moment. Le composé variable et divers des présents ressemblait un peu à la grisaille des derniers jours. Le silence règne un peu pesant, c'est le ciel gris, sans soleil au-dessus, ou de sourire d'un autre ailleurs noir et rouge. [...]

Mes amitiés à ta femme, à Tristan sous les lilas,

Navel



Laval d'Aix, le 28 août 1968

Mon cher Kottelanne,

[...] Faute d'usage, à force d'attendre le moment favorable, ma main à plume s'est de plus en plus paralysée. Elle a pourtant bricolé. J'ai utilisé la pelle et la pioche pour remuer du déblai, sur un chemin, coupé des orties tropicales, démoli des cabanes à lapins, usé de la truelle et du pinceau. Ce que la main refuse c'est l'atteinte de l'encrier. Pourtant sans lui, je me trouve ou reste désorienté, plutôt mal que bien dans ma peau. Il fait trop chaud au mois d'août ici, trop de soleil, trop de luminosité.

Du soleil j'en ai pris un bon coup, plein la face et les mirettes, dans la descente du Glandaz par un trop bel après-midi. Cinq ou six heures de montée pour aller là-haut. Avec quelques pauses, la rude grimpe n'est pas trop pénible entre six heures et midi. Soleil en face, la descente au retour est plus éprouvante. Ce qu'elle fatigue ou pétrifie, un jour de chaleur et de luminosité trop vive, après coup et les lendemains, c'est sans doute le système nerveux ou les méninges. Au sommet, une sorte de plateau, tortueux, tout en longueur, il y a beaucoup de caillasse, l'herbe est plutôt maigrelette, les moutons y trouvent leur vie. Le spectacle est enchanteur mais pourrait être déprimant, excès de grandiose et de chaos. On voit les neiges éternelles, les pics célèbres, la Meije, les Ecrins, et tout le vaste entour de montagnes plus ou moins pelées, caillasseuses, couleur d'araignée. La course vaut pour le spectacle, mais surtout pour l'effort et le dépaysement. [...]

Ma nièce et son mari, leurs deux grands enfants ont passé une dizaine de jours en notre compagnie. Nos liens de famille sont aussi des liens de copains, notre entente est très facile. Mireille, ma petite-nièce, très belle fille de dix-sept ans, est restée avec nous. Quand elle parle de son grand-père, il s'agit de mon frère Lucien. Ce retour à frangin grand-père me surprend toujours un peu. Pendant le séjour de ses père et mère, on a parlé beaucoup des événements de Prague. Pierre Aubery ², dont l'article t'avait intéressé, a passé juillet ici, avec sa femme et son fils, puis le mois d'août dans une autre maison du pays. On s'est vu le temps de quelques courtes parloties agréables de temps à autre durant ces dernières semaines. Lui et sa famille viennent de partir pour Munich. On commence à se trouver un peu seuls. Pour moi, l'adaptation au pays pourrait commencer, elle est lente. Je m'habitue mal au changement de pays. J'ai le cafard dans un coin, du soleil intérieur dans d'autres pour le contrarier sans avoir le pouvoir absolu d'un véritable insecticide. [...]

Mes bonnes amitiés,

Navel

² Proche du syndicalisme révolutionnaire, Pierre Aubery a enseigné la littérature française dans plusieurs universités des Etats-Unis et du Canada. Il est l'auteur, entre autres, de *Pour une lecture ouvrière de la littérature* (Les Editions syndicalistes, 1970) et d'un bel essai sur Mécislas Golberg, *Anarchiste et décadent, M.G.* (Lettres modernes, 1978). Par ses écrits, Pierre Aubery a beaucoup contribué à la connaissance de l'œuvre de Navel.



Meudon, lundi 30 septembre 1968

Mon cher Kottelanne,

Ta lettre à l'équipe m'a un peu surpris, un rapport verbal avant ton départ en vacances ou ton retour suffisait. Il n'y a même pas lieu qu'une entrevue avec la direction, demandée et accordée, exige plus qu'un simple coup de fil. Ne te tracasse pas pour la prochaine, elle aura lieu ou n'aura pas lieu, cette entrevue. Je crois qu'il n'y a aucune miette ou changement qui nous importe à en attendre. Présentement, comme je ne vois personne plus capable ou d'aussi bien pour la fonction de délégué, je refuse ta démission. [...]

Est-ce bien pour toi, avantageux et favorable, ton prochain changement. La paye meilleure, probablement, les horaires de travail seront peut-être moins contraignants. Si tu changes pour changer de climat, tu perds, je dirais, une chance de t'endurcir, de prendre un poids qui me paraît répondre à tes possibilités potentielles de militant. Tu vas sourire. Ce que j'avance là devrait être dit en long et en large. Nous en reparlerons. Temps que je te quitte. Le temps passe vite pour qu'on puisse se dire tout par lettre. [...]

Bien fraternellement à toi,

Navel



Mardi 28 septembre 1971

Mon cher Claude,

Une grande et belle jeune femme, Françoise, elle s'appelle. C'est une presque inconnue que j'ai rencontrée une seule fois, la première au mois d'août, chez un vieil épicier d'élite. Bien que sa boutique soit modeste, c'est un vrai roi de l'épicerie. Il sait tout, plus que ce qu'il faut savoir dans son domaine. Quel courage, deux années sans vacances ! Il était là au mois d'août, vaillant, affable, empressé. Ce presque vieillard a une grande ressemblance avec les aristos-ébénistes du faubourg Saint-Antoine, qui eux-mêmes ressemblent assez souvent à Valéry... Cette Françoise sort d'ici. A peine quelques mots d'échange, à son arrivée, m'allongeant sur le divan, strip-tease discret, j'ai offert à sa vue la section droite de mon potron (« potron », voir au Larousse à potron-minet). « Vous ai-je fait mal ? », m'a-t-elle dit. « Pas du tout. » Dans ces banlieues où la solitude est souvent pesante, quelle étrange manière de sortir de l'isolement. Hélas ! sitôt venue, Françoise, sitôt repartie. Je récidiverai lundi prochain. [...]

Ton boulot du soir est assez usant. Ajoute les effets des antibiotiques, rien d'étonnant si les vacances, les loisirs ne t'accordent pas l'entrain que tu attendais. Je passais autrefois les vacances avec un pareil sentiment de gêne, de malaise. L'adaptation est lente, elle est à peine là que la pensée du retour prochain recrée le malaise de l'arrivée ou des premiers jours de l'arrivée. J'ai pris mon parti ou presque de me sentir plus ou moins mal à l'aise, étranger où que je sois. J'aurais beaucoup à dire, si je voulais, si je pouvais traduire tout ce qui se passe en clair et en vague en moi, seul ou pas seul. Privé de la parole, d'échanges, l'esprit somnole, s'engourdit. Je supporte assez bien le désœuvrement, le repos, l'inaction, la paresse, l'amoindrissement de l'élan de curiosité. Pas d'écriture, c'est l'ennui, l'ennui toléré, tolérable. A l'égard des aspirations

sociales, j'ai cultivé la plus froide lucidité. Je le crois, est-ce vrai ? Le désenchantement joue en faveur de l'inertie.

Revenons-en à ton travail, tu as eu tort de détruire, d'effacer ta première élaboration, la seconde aussi, certainement. Tu exiges trop. Faire de son mieux, de tout son mieux, est suffisant. Après tout, il s'agit d'un texte parlé, même la gaucherie, la spontanéité sont acceptables. A force de reprises, on perd l'élan, on fait moins bien. J'ai parfois ou souvent réfléchi à ce que tu appelles la disponibilité d'esprit. Voilà qui m'entraînerait loin.

Mon boulot au journal prend fin ce soir. [...] Pour une fois, je me suis senti délivré de cette toile d'araignée, de cette pesanteur de grisaille liées à la froideur des contacts consœurels ou confraternels, ceux du boulot. [...]

A bientôt. Bien amicalement,

Navel



Laval d'Aix, jeudi 21 octobre 1971

Mon cher Kottelanne,

Depuis une bonne quinzaine, je suis de retour à Laval d'Aix. Si dans les jours prochains la pluie est assez généreuse, mon voisin pourra procéder au labour du verger. Depuis trois mois il a plu si peu que la terre est sèche comme de la brique dans ce terrain. Je voulais faire là quelques préparatifs avec la pelle et la pioche pour planter des noyers, des tilleuls, etc., deux cèdres, un bouleau, établir, sur la bordure, une haie de romarins, de cognassiers. Il faut attendre. En attendant, je m'occupe en donnant un coup de main à un voisin qui fait ses vendanges. Matin et soir, et même dans la vigne, j'abuse de l'attentive écoute d'un copain de jeunesse qui est venu me rejoindre. Robert Proix³ et Nono, son épouse, ont passé deux jours ici peu avant son arrivée. Séjour trop bref pour le vrai bonheur de leur compagnie. Ils allaient sur la Côte par petites étapes. J'ai réexpédié leur courrier chez leur ami René Char, à L'Isle-sur-la-Sorgue, où ils passeront sur le chemin du retour, le retour à un village d'Auvergne, leur abri définitif. [...]

Aujourd'hui, le facteur a déposé une grande enveloppe, contenu : une lettre de ma femme, *la Rue* et *le Nouveau Commerce*. A propos du papier sur les « rencontres du Contadour »⁴, dans le premier paragraphe, une correction faite qui marque le souci d'observance d'une règle, contestable d'ailleurs, m'a fait tiquer. « Il arrivait que Jean Giono *passât* quelques jours en Contadour. » Le mot choisi, voulu, était *passé*. Cet accord de temps est usuel, est acceptable. Page 65, deuxième paragraphe, « l'engouement régnait ». Dans une lecture au sens, ce mot surprend, il est absurde. C'est « l'enjouement régnait ». Dernier paragraphe, même page, première ligne, l'absence du mot *semblait* – « Dans certains de ses écrits, Jean Giono *semblait* convaincu que les terres... » – est une absence qui rend la phrase fumeuse, disons fumeuse. Faute de sens, de sens précis, les

³ Robert Proix (1895-1978), correcteur d'imprimerie, s'affirmait en même temps « anarchiste individualiste » et « syndicaliste révolutionnaire ». Il fut proche de Louis Lecoin et d'André Prudhommeaux. Il collabora, entre autres publications, aux *Humbles*, à *Terre libre*, à *l'Espagne nouvelle*, à *Défense de l'homme*, à *Témoins*, à *Liberté*, au *Bulletin de l'Union pacifiste de France*.

⁴ Ce texte fut publié dans le numéro 11 de *la Rue* (troisième trimestre 1971), puis repris sous le même titre – *les Rencontres du Contadour* – dans *Georges Navel ou la seconde vue* (Le temps qu'il fait, Cahier un, 1982). Dans cette version, le texte contient les corrections que Navel indiqua à C. Kottelanne, mais, curieusement, ses éditeurs n'ont pas jugé utile d'indiquer qu'il s'agissait d'une réédition.

paragraphe qui suivent perdent en clarté, une part de clarté. Clarté nécessaire, étant donné que diverses propositions, explications contiennent une certaine gaucherie, hélas. On pourrait croire que l'ensemble du texte a pour objectif la finale rencontre de deux copains à la prison Saint-Paul. Si je fais erreur, il va de soi que je préfère être contredit.

Autre chose, en bas de page, le rappel à la présence des livres de l'auteur me gêne un peu. L'inspiration, l'initiative tiennent à une volonté de gentillesse, je le sais. Ceci dit, je ne râle pas. Les diverses erreurs, peu nombreuses d'ailleurs, une volontaire, les deux autres, défaillances normales de l'attention au sens, auraient été évitées si j'avais pu relire le texte. Rien de grave, en somme. [...]

Mes amitiés,

Navel



Laval d'Aix, vendredi 12 novembre 1971

Mon cher Kottelanne,

Trop vite reposé, couché à onze heures du soir. Après un premier réveil, je croyais la nuit presque terminée, au second réveil, hélas ou pas, il n'était que trois heures du matin. Feu, café, après une heure de veille, assis ou debout, l'entrain n'étant pas le meilleur entrain, j'ai regagné mon vaste dodo. Un bref somme encore, l'excès de vigueur ou de réveil m'a contraint à me lever. Pas de brumes, pas de somnolence, le calme parfait, le meilleur moment pour relire ta lettre et les feuillets d'*Ici et maintenant*, dont l'arrivée m'avait [« avait » est restrictif, « a », je remplace par « a »] fait grand plaisir.

Je ne t'ai pas écrit plus tôt, mon écho est un peu tardif. Samedi dernier, après un séjour de trois semaines, trop bref je dirais, Pierre Chirat, mon copain de jeunesse, de trimard, avec qui en 39 j'avais fait cette visite au Contadour, a trouvé qu'il était temps de rejoindre sa compagne et son bercail à La Garde-Freinet. Nous parlions beaucoup, tout propos étant motif à enchaînement, le passé, les idées, les livres, la paix, la guerre, nos rencontres de copains, de gens divers. Disons plutôt, que j'abusais de son écoute, de sa curiosité. Pour son repos, le mien aussi, nous prenions soin de nous séparer deux bonnes heures après le déjeuner, et lui de rejoindre sa chambre à 22 heures exactement. Enfin, sans que la conversation chôme trop, le silence allait progressant. Mon copain me répétait « Ici, c'est le Tibet », en contemplant la montagne et les falaises. On a œuvré ensemble avec la pelle, la pioche, la binette, pour remblayer le sol d'un « reposoir », l'auvent près du cabanon du verger, jouer du râteau pour égaliser son « esplanade », que le travail du bulldozer avait laissé inachevée. Pour le nôtre, on appelle ça un travail de santé. [...] Pierre est reparti, avec regret, mais en songeant à son retour prochain ici, son Tibet. Le temps a brusquement changé dès son départ. Les petites pluies hésitantes, intermittentes, enfin la grande, la vraie pluie, la neige sur les pentes, les crêtes, puis la neige sur les champs. Pour aller au ravitaillement à Die, en mobylette, je dois me vêtir en trappeur, un collant, deux pantalons, un tricot, trois chandails, mon cuir, sur la tête mon haut-de-forme russe. Au retour, malgré tout ça, la chaleur de mon poêle à mazout est bonne à retrouver, et même le goût d'eau-de-vie. La neige a fondu, elle poudre encore les falaises. Tout l'entour est plus changeant, plus varié qu'à toute autre saison. Hier, 11 novembre, j'ai bu le vin nouveau, en dînant dans la famille de mon voisin Oddon. Le vin de nos vendanges, celui de

ses vignes. On a coupé le muscat blanc, un samedi, un dimanche, un lundi, et quelques après-midis le rouge ordinaire. Assis, à genoux, courbé, ce boulot de coupe, facile par un si beau temps, m'a été pénible, maux de reins, raideur des jarrets, pas de souplesse, trop de gênes, rien d'autre que quelques séquelles de suées et de refroidissements d'avril et de mai. [...]

Ton métier, notre métier autrefois, avec ses veillées, est plus éprouvant, plus crevant qu'on ne peut croire, crois-moi. En arrivant ici, sans souci, sans préoccupation minante, j'étais plutôt mal dans ma peau, simplement pour avoir retrouvé les veilles et le boulot durant deux mois et la sorte d'isolement qui accompagne notre genre de vie privilégiée. Si tu peux travailler dans un journal, mais dans la journée, ce sera beaucoup mieux pour ton bon équilibre. Dîner à minuit, ou à trois heures du matin, c'est pas fameux. A Paris, on n'a pas besoin de la plénitude pour se sentir vivant, assez vivant, mais en plein air, le silence et l'isolement exigent que l'on soit au mieux de ses forces. En retrouvant ce silence ou ces conditions, on mesure le manque de vitalité ou toute la fatigue qu'on promène avec soi si normalement à Paris. Louis Louvet⁵ travaillait à *l'Information*. Il avait là un bon horaire. *Le Monde*, à défaut de *l'Information*, pourrait te convenir. Si tu ne peux pas changer pour un journal fait le jour, alors pourquoi pas *le Figaro* plutôt que *l'Aurore*. Tu as une réputation d'excellent professionnel, elle est fondée. J'étais rapide, trop même, c'est un défaut, il faut ce qu'il faut, trop de rendement nuit à la qualité. Certains « professionnels », ils sont rares, exceptionnels ceux-là, réunissent rapidité et sûreté. La sûreté sûre et une qualité moyenne suffisent pour échapper à toute critique malveillante, malveillante généreusement. Les « rares professionnels » jugés très rapides et sûrs ne sont pas sans défaillance, non pas de l'attention, de leur attention, mais d'une attention qui est celle du sens critique. La bourde incluse dans une copie passe sous leurs yeux aisément. [...]

Mercredi 17 novembre

Je disais à Robert Proix, il y a cinq semaines, que j'avais eu de grandes ambitions. « Oui, tu as pratiqué le refus de parvenir. » Il s'agissait d'ambitions ou de visées autres, celles-là relatives à la poésie. J'en ai dit quelques mots, mais très substantiellement, en 1933, dans un numéro de la *NRFF* consacré au « Tableau de la poésie en France », avec les concours et les réponses des poètes et des mirlitonneurs les plus divers. Une idée de Jean Paulhan, une idée baroque, un peu farce. Je voulais te dire par ce détour que le silence de Robert Proix ne m'étonne guère, se justifie par le fait que les poèmes ne relèvent pas de son domaine critique. En allant voir René Char, il retrouve surtout l'ami, un ami d'Albert Camus. Rares sont les gens qui peuvent parler des poètes, ou leur parler de leurs recueils. J'aime bien ton recueil *Ici et maintenant*, les poèmes pour ce qu'ils sont, tout spontanés. Fais très attention, le chant intérieur, ses essais d'incantation, de rabâchage même, disparaît ou disparaissent quand on cesse de les cultiver ou qu'on méprise, méjuge la portée, le ton de ses voix. Sa voix, on la perd, on perd ce pouvoir de chant. Je l'ai si totalement perdue, la mienne, que je me suis presque éloigné, sans le vouloir, du pouvoir d'entendre un poète. [...]

⁵ Louis Louvet (1899-1971) fut, dans les années 1920, gérant du *Libertaire* et de la *Revue anarchiste*. En désaccord avec l'Union anarchiste sur la question de l'illégalisme, il réédita, en 1926, le journal *l'Anarchie*, de tendance individualiste, puis fonda les « Causeries populaires » et, en 1932, avec Simone Larcher, sa compagne, la revue *Controverse*. Après la guerre, L. Louvet anima de très nombreux périodiques – dont *Ce qu'il faut dire* et *Contre-courant*. Admis au Syndicat des correcteurs en 1937, il en exerça les fonctions de secrétaire de 1943 à 1945, puis de 1958 à 1960.

Mes fraternelles amitiés,

Navel



Laval d'Aix, 28 février 1972

Mon cher Kottelanne,

« Groeth » me disait, m'avait dit, dès notre première rencontre : « La revue *la NRF* publie peu de poèmes, quand elle en publie, les abonnés se désabonnent. » C'était en 1933. Jean Paulhan avait eu l'idée originale, lui, de consacrer un numéro de *la NRF* à la poésie en France, aux poèmes, aux poètes, aux mirli-tonneurs, à ce qui rime, grime, grince, rimaille. Dans ce « Tableau de la poésie en France » figurait même un poème en forme de X, x, ce x d'un zèbre, président d'une société de secours mutualiste. Parmi les poètes, il y avait des cordonniers, des officiers de l'Intendance, des pompiers en retraite, etc. Il y avait aussi quelques poètes d'un certain renom. En quelques lignes, chacun donnait quelques indications sur ses motifs de poète, son âge, sa profession, etc. En peinture, le genre présentation fourre-tout serait une sorte de foire à la ferraille de la peinture, le « Tableau », l'idée du « Tableau », une idée farce, de Jean Paulhan, était une sorte de représentation aristocratico-démocratique-populaire de la Poésie, dont l'éclectisme était si parfait que la porcelaine et le pot de chambre voisinaient là comme au marché aux puces. Le but, on ne sait jamais, une sorte de diversion moqueuse, « visait » à quelques rappels des moralistes chinois, à leur sagesse, à leur morale. La phrase m'échappe, à peu près, je pourrais dire que, si la modestie est une vertu chinoise, chinoisement Jean Paulhan s'amusait à l'enseigner aux « poètes » français. « Groeth », qui n'appréciait pas cette initiative du plaisantin, son ami Paulhan, m'avait dit : « N'êtes-vous pas gêné, ne serez-vous pas gêné, de figurer là, dans ce bazar, ce méli-mélo ? » Je cite à peu près. Pour le fond, c'était cela, et pour la manifestation, bien vrai, une vraie rigolade, il me semble. Une revue grave, *la Revue de métaphysique*, mais je n'ai pas lu l'écho, a fait un commentaire de quelques lignes sur les indications ou explications données par Philippe Latour dans ce « Tableau », celles qui concernaient ses raisons profondes sur son cheminement vers la recherche d'une sorte d'illumination. Le marché aux puces peut avoir son utilité. Philippe Latour est le nom que j'empruntais à cette époque pour l'inscrire sur une fiche d'hôtel, etc. En 1933, ma situation militaire n'était pas encore régularisée.

Revenons au fait, à l'essentiel. Seules les revues de poètes accueillent leurs poèmes. Il y avait leurs associations. De tout temps, les cafés où les poètes lisaient aux poètes leurs poèmes. Géraldy m'a raconté qu'il avait rencontré dans une de ces réunions Charles Péguy. Lui, Popaul, avait lu là quelques poèmes. Péguy lui avait dit : « Venez me voir aux *Cahiers de la Quinzaine*. » A la deuxième rencontre, après avoir lu les poèmes géraldiens, le barbu Charles s'était dressé : « Dites-donc jeune homme vous êtes bien pressé de vous faire publier. » Charles avait presque engueulé petit Paul.

Je viens d'entendre à la radio un étudiant turc parler des troubadours « de son pays », chantres des revendications paysannes et populaires qui, après rencontres, échanges de vue entre eux, mettent en chanson spontanément leurs dires, leurs thèmes autour de la vie sociale, leurs réflexions, leurs sentiments, le fond de leurs échanges. Ils se taisent, n'ont plus la parole ces temps-ci. Leur chanson est devenue illégale depuis le dernier coup d'Etat en Turquie.

Les grands éditeurs éditent de bons ouvrages qui n'ont guère de lecteurs, le plus souvent. On le dit. La « Série noire », dit-on, joue un rôle important dans l'équilibre Gallimard (la « Pléiade » aussi).

Il conviendrait, dans le même ordre de choses, que les éditeurs de disques à succès, de chanson, forme populaire et lucrative, assument la publication de recueils de poésie. Evidemment, ils n'y songent pas. Je ne l'affirmerais pas avec la plus ferme conviction, mais je me risque à imaginer que, sans « la grande poésie », la chanson ou la chansonnette, dans le genre le plus bête même, serait presque muette ou inférieure à ce qu'elle a produit. Je ne connais pas le nom de l'auteur d'*Il pleut sur la route*, mais pour illustrer le dire, je dirais que sa chanson et le thème de la pluie trouvent son origine chez Verlaine. « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. »

L'attente, l'ennui du désœuvrement, est le lot des poètes. Un peintre a de bons et mauvais jours, mais il est toujours occupé, travaille, peut travailler. L'entreprise d'un nouvel ouvrage pour un romancier le lie longtemps à l'écritoire. Quel que soit son état d'âme, si l'auteur n'est pas trop fatigué, il poursuit le lendemain la tâche de la veille.

« Toi, tu es une sorte de feignant, ton effort est bref, irrégulier », me disait un méchant copain, caustique, acide, intelligent, qui, lui, produisait de temps à autre le manuscrit d'un roman, destiné, hélas, à décourager les éditeurs. « Feignant », j'avais donc opté pour le moindre effort. Je dessinais, j'ai taquiné la couleur. Devenir peintre, dix ans de travail, d'apprentissage, je croyais balader aussi un pesant attirail. Un calepin suffit au poète, même une feuille de papier. J'ai préféré le poids léger, avoir une main libre. Certains propos de Rainer Maria Rilke me hantaient. En toute une vie, une longue vie, peut-être, j'écrirai quelques poèmes. Dans un jour de fièvre, de puissance lucide, atteignant au plus grand des enchantements de la joie d'être, je le traduirai. N'importe où, à l'usine, en prison ou dans les villes, la formule, sa répétition, me ramènerait au sentiment ou à l'état qui l'avait inspirée. Etre manœuvre ou balayeur, peu m'importait. Les instants d'éveil sont rares. D'un éveil à l'autre, un jour, je trouverai la recette de la constance de leur durée. Etre ajusteur, macache ! terrassier sur des chantiers de luxe, mon travail ne m'occupait que le bras, laissait l'esprit à sa disponibilité. L'absentéisme, les jours de repos, de marche, quelles fêtes aussi.

Le fameux pote, froid comme un batracien, avec lequel mes rencontres ont été fréquentes, à Bascon, à Paris, sur la Côte, à Nice, dans le Var, aux cerises, aux pêches à Fréjus, au Vieux Saulnier près de Ramatuelle, aux Amandiers près de Sainte-Maxime, le fameux pote dont je disais quelques mots déjà cisailait tant qu'il pouvait mes élans, mes explications, mes tentatives d'explications sur ce que je pouvais dire de mes hantises. Il me rappelait que Sainte-Anne ou la Salpêtrière étaient peuplés d'un genre de mystiques avec lesquels je n'étais pas sans parenté⁶. Les poètes, les grands, Mallarmé, Baudelaire, ne le laissaient pas, loin de là, indifférents. Il savait tourner un alexandrin, une élégie, rimer sagement, écrire un poème pour la doctoresse qui lui avait donné une quinzaine de jours de repos pour une entorse qu'il n'avait pas. Pour offrir un bouquet de fleurs ou un sac de bonbons à une belle, sa plume à rimes pouvait rimer à tout moment, c'était une plume intellectuelle au service du sentiment.

« Sois belle et tais-toi », disait-il à Juliette, une fille au grand cœur, fille d'un mineur du Nord. Cœur multiple, généreuse de son corps. Elle aimait le vin rouge, avait la voix éraillée. Avec lui, sa parole était seule généreuse. La brave

⁶ Le « fameux pote » dont il est ici question est mentionné, sous le nom de Ripert, dans le chapitre VII – « Nika » – de *Chacun son royaume*. Leurs fréquentes frictions exaspèrent à tel point Navel qu'il rêve de le tuer et de faire disparaître son cadavre.

filles, la courageuse Juliette n'est jamais revenue, n'a jamais oublié son « sois belle et tais-toi ».

Dix ans après le propos, le vers de son amoureux platonique, à l'ombre des oliviers, près de son cabanon, la conversation amicale se prolongeant, Juliette, gaillarde, rude fille, m'avait dit soudainement : « Charles, tu t'en vas ou tu restes, mais si tu restes encore un moment, je te viole . » Partir était impolitesse. J'étais resté. Surmené, à l'époque, par une belle amie qui croyait qu'un ex-artilleur a pour organe viril, non pas une mitrailleuse mais au moins un revolver à barillet, je n'étais en rien touché par les charmes de Juliette au grand cœur. J'étais resté. L'issue finale et rapide, hou, hou, avait à peu près son équivalent inoubliable dans le plaisir de boire un verre de bière. Et encore.

Un inconnu interrogé sur sa vocation ou son activité artistique répond : peintre s'il peint, musicien s'il est compositeur, romancier si... Mais il est ridicule qu'il réponde, « s'il taquine la Muse », poète. Il s'agit là d'une appellation contrôlée, on pourrait dire. Autrui, le public, seul l'accorde. Il l'accorde gentiment au type, genre pêcheur de lune, à ceux qui confondent une charrette à bras avec un tracteur mais qui s'intéressent à la présence des petits oiseaux ou à tout reflet, si bien qu'ils sont absents de la vie pratique, incompetents, désarmés. Parmi ceux qui trouvent quelques images dans le grenier de la nature, des blés d'or pour vanter la chevelure d'une blonde, il est possible de rencontrer un Monsieur qui, à la vue de tout le fouillis de tiges de roseaux ou d'ajoncs d'un marécage dense, croit voir un champ de blé, d'orge ou d'avoine, en décembre, attendant la moisson, peut-être.

Que de définitions pour la poésie... « Poésie, réel absolu. » Il en est d'autres. Dans *Guerre et Paix*, le prince André, blessé, réveillé, il avait perdu connaissance, voit le ciel et les nuages. Sa vision nouvelle, ce moment de vision le marque à jamais. Il avait vu le ciel d'éternité.

Dans Conrad, je cherche le titre d'un ouvrage ⁷ que Jean Paulhan m'avait envoyé, je l'ai lu à Toul ou à Charles III, la prison de Nancy. Dans cet ouvrage, il y avait une image de la plus grande poésie. La nuit règne sur le Pacifique, les îles où un volcan crachote des flammes, quelqu'un sur le pont du yacht allume un cigare. L'infini devient présent, l'infini, l'étrangeté, etc. L'évocation, deux lignes, a plus de pouvoir qu'un long poème. A propos de longs poèmes, on peut toujours relire ce qu'avait écrit Edgar Poe, ses réflexions sur la nécessité du poème bref, au sujet de l'art ou de la fabrication très réfléchie du poème *le Corbeau*, le rôle de l'incantation, de la répétition de « nevermore », « plus jamais ». Charles Péguy, avec son ouvrage en vers sur Jeanne d'Arc, a oublié que son abondance, criblée de trouvailles et de grandes richesses, pouvait être si lassante pour le lecteur qu'il rejetait le livre après quelques pages.

Moi, j'ai commencé à poémer, à la blague, en imitant quelque dadaïste. Amoureux triste, j'ai écrit un petit poème plein de cœur sur la présence d'un petit ruisseau, cajolant les herbes roussies de ses rives. A Lyon, le docteur Malespine, animateur d'une revue cosmopolite à 300 exemplaires, d'une troupe théâtrale d'amateurs, a cru reconnaître dans le jeune ouvrier qu'il avait soigné pour une fausse entorse, ou une paille dans l'œil, l'auteur de quelques feuilles qu'il avait trouvées dans sa boîte à lettres. Il connaissait Tzara, Cocteau, Supervielle, Man Ray, publiait des textes sur Le Corbusier dans *Manomètre*, sa revue. Quand je l'ai revu pour une paille dans l'œil, probablement, il m'a parlé de mes petits papiers. Le poème sur la source, tout ça trop mièvre, du rebit, du recuit, il m'a parlé du rôle de l'image. Malespine m'a donné son roman, *le Nombriil noir*, ses recueils de poèmes.

⁷ Navel fait ici allusion à *Une victoire*, de Joseph Conrad.

Poème à Anna Malespine, sa jeune épouse :

*tête hautaine
mât de misaine
tu es.*

Deux vers du recueil que j'ai retenus. Malespine m'a présenté aux « Provinciaux », un groupe d'écrivains lyonnais. J'ai constaté avec surprise que les écrivains ne ressemblaient pas à des êtres fabuleux. Malespine écrivant quelques lignes sur les poètes ou écrivains lyonnais m'avait présenté d'une manière effarante : « Inconstant comme Verlaine, errant comme Rimbaud, il a mis à son cheval Pégase les ailes du moulin de Don Quichotte. »

C'était beau mais c'était gratuit. Il est vrai que j'avais annoncé à Malespine que, dégoûté de la vie citadine, j'allais bientôt rejoindre les troupes d'Abd El-Krim, le Rif sur le chemin du « Tercio », un engagement dans la Légion espagnole, mais qu'aussitôt arrivé à Ceuta, je déserterais. Mon voyage avait pris fin avant le passage des Pyrénées.

Plus tard, pas écrire, mais être, devenir poète. M'approcher de l'état du poète est devenu mon but. En 1933, Paulhan m'avait, dès la première rencontre, innocemment offensé par une remarque faite après un coup d'œil aux poèmes que je venais de lui apporter pour son « Tableau ». « Vous avez lu Rimbaud, Mallarmé, n'est-ce pas ? » Ah, Groeth, lui, quelle gentillesse ! « Vous ne souffrez pas », m'avait-il demandé. « Oh non, rassurez-vous. Je travaille. » Un poète est inadapté, il a faim, pourrait avoir faim, c'est probable. Groeth y pensait.

Aux Amandiers, je me souviens combien m'avait ému la vue d'une jeune femme, une chercheuse de champignons dans la pinède près de mon verger. Pulpe des arbres, vie immobile, aveugle, présence de l'autre silhouette, la vie saisie par un autre sens, la douceur extrême d'une irruption de l'Émerveillement. L'émotion n'est pas tout, il faut le verbe et ses pouvoirs. Mais le verbe n'est rien, lui-même, sans la vision ou l'émotion qui résulte des rapports du visible et des découvertes d'un éveil d'imagination.

Quelques remarques, rares, peu nombreuses, des touches de Jean Paulhan m'ont dérouté, je pourrais croire. J'étais travailleur à chaud, soumis au choc direct de l'émotion du moment. Lui m'a conseillé de lire la métrique de Jules Romains. Vers les années 35, je travaillais beaucoup mon papier d'expression du moment. J'ai eu la conviction que ces écrits pour le tiroir, « laborieusement » élaborés, ne trouvaient jamais leur forme achevée. J'ai visé à l'expression claire, simple, raccordée au prosaïque des choses familières.

*Sur le feu le café bout
il ne doit pas
mais je pardonne au feu
Où es-tu
que fais-tu
notre amour un nuage
il a plu, il fait beau
Dehors
avec ta pantoufle le chien joue
Mes mains étrangères
attachent mes lacets*

Voilà en vrac, et en désordre, celui de la mémoire, la traduction d'un moment de sérénité où le désespoir vague s'accepte.

Je n'ai pas eu envie de publier. C'est sans regret. Autre chose, le retour à Paris en 1933, chômage, menace de guerre, la caserne, Toul, Charles III m'avaient

dégrisé, désenchanté. Grâce aux loisirs des « prévenus », fabriquant des épingles à linge, par moment. J'avais écrit syllabe par syllabe, en recherchant le maximum de densité, quelques poèmes en prose dont la forme s'inspirait inconsciemment d'*Une saison en enfer*. Il m'importait de traduire mon aventure à Nice, celle d'un état d'exaltation et d'euphorie, état cultivé par la marche nocturne, les veilles, une sorte d'effort vers la voyance, l'état de la plus grande réceptivité. Surmené par les veilles, un soir, soudain la peur m'avait envahi. Pour le bonheur des quelques plus belles nuits et jours, l'effet était celui du haschich ou de l'opium, tant le grand air et l'effort de présence au monde me grisaient. Il y avait aussi la connaissance soudaine d'une légende de la vie universelle, d'un accord si total au monde que vivre ou mourir m'était devenu indifférent. Les faits intérieurs, les faits imaginatifs, ceux du bouleversement de la vie profonde, de l'établissement ou de la découverte nouvelle d'autres rapports avec l'entour, le sentiment plus accusé plus vivace de la vie universelle, au contraire des impressions directes ou des sensations vont tôt à l'oubli.

De passage à Lyon, arrivé là un matin d'hiver, tout était atrocement nouveau ou attendrissant. Ciel d'acier, arbres tondus, silhouettes des ouvriers, le paysage où j'avais vécu durant des années était présent sans traces de banalité. Je débarquais comme on débarque d'une autre planète, en étranger, en spectateur presque terrifié. Tout m'attendrissait, la voix des vieux dans les bars, je croyais lire sur les visages l'exil, la détresse. Poète, je l'étais devenu, mais encore capable de truquer un billet de chemin de fer pour rejoindre Paris sans monnaie. « Sylvie », mon amie, ma femme, m'a mal reconnu dans ce fou que tout hérissait, en somme. Je cultivais l'inadaptation pour garder la voyance. Après, j'ai retrouvé l'abrutissement, l'ennui de l'état normal, dégrisé peu à peu par le travail des mains, l'action pratique, et les copains du chantier. Je me souviens d'un lieutenant qui m'a un jour interpellé en 1939, quand je maniais la manivelle d'un collimateur de la batterie : « Eh, là vous, l'abruti ! » Je devais souffrir d'un certain désordre dans le réseau nerveux de mes moyens d'expression. Lui se trompait, je venais de trouver à l'instant, même brusquement, une raison forte de m'accommoder à l'existence. La vie, même farce, est un spectacle, j'y suis, mon but sera de rester assez présent sans qu'elle devienne littérature, thèmes d'échange pour l'étage au-dessus : la conversation. [...]

En 1935, j'étais au chômage, stoppé dans l'élan intermittent du but personnel, évadé des contraintes des chantiers, dans mon refuge des Amandiers, quand Groeth m'a conseillé d'écrire des récits, un livre. Il fut raté et refusé le livre, quel apprentissage. A la poésie-tiroir, aux essais de cette forme d'expression, où je croyais avoir acquis la science d'une couturière dans sa couture, je devais substituer la recherche d'un autre acquis d'apprentissage. J'ai souvent réfléchi à la difficulté de l'expression poétique en France, à la nécessité d'avoir fait ses gammes très tôt, très jeune, pour avoir une voix, une sorte de maturité de la voix au moment des élans de la plus grande jeunesse, de sa fougue et de ses découvertes. L'inspiration, l'effraction d'une bouleversante découverte, le sentiment fort et soudain d'être autre chose qu'un citoyen, mais homme aussi neuf qu'Adam, riche de tous les pouvoirs, ceux de son type générique, l'espèce, avec ses mains, le rêve, la pensée, les miroitements de l'être conscient, conscient de son éveil au monde, au miracle de la création – pierres, nuages, cosmos et tout le tremblement –, si bien que le voile de banalité est soudain déchiré, que ce dévoilement provoque une si profonde joie, que son ivresse – extase est un mot fort –, que cette ivresse est inquiétante comme une sorte d'envahissement, de vague de la folie douce, si bien que son expression, sa traduction est de brûlante nécessité. Avec tout ça, ce flamboiement de l'âme devrait avoir pouvoir de la plus émouvante expression, la plus forte, la plus

achevée. Eh bien non, il faut avoir fait ses gammes dans cette langue particulière des poètes français, une forme de langage d'effusion, tirée des mots du langage pratique au service de la vie active.

*La pierre se repose
Moi, l'âme m'essouffle encore
Si je rêve je marche
troupeaux de nuages vers les lacs
dans mes yeux plongent
les choses d'ici et de l'aurore*

Voilà un fragment de ce poème mutilé. La langue allemande se prête, on le dit, à toutes les vagues de l'indicible, le frankemuche est plus critique, précis.

Parlons d'autre chose, c'est dimanche. Il y a des heures que je donne un écho abusif à ta dernière lettre.

Voilà, écris. Ecris des chansons. Queneau, Boris Vian n'ont pas négligé cette forme qu'ils ont rehaussée, réhabilitée. Ecris des chansons pour Reggiani. Ecris une pièce pour la radio, écris des articles, ne reste pas muet. Mais si tu as envie de te reposer, c'est qu'il faut que tu te reposes. Ton métier est duringue. J'ai eu l'impression, elle dure, qu'il m'avait séché. J'aimais nos semblables de loin, de près beaucoup sont vaches, ça dégrise de l'excès de sympathie.

Je serai bientôt de retour à Paris. Denise a choisi, décidé, d'entrer en clinique pour une opération qu'elle devra subir pour se trouver mieux, qu'elle différerait depuis très longtemps. C'est bien qu'elle se décide, tranquillement, au moment choisi.

J'étais retenu par les travaux de construction, je t'en ai parlé. Le mur de façade est en partie édifié jusqu'à hauteur du futur parquet. L'architecte peut venir, et je l'attends. Faire du béton, manier la pelle, c'est un peu duringue, mais l'effort est bénéfique. On se retrouve être de chair, en compact de caoutchouc pas tout à fait. Mon éveil m'éveille trop tôt, m'attarder au lit m'obligerait à une patience que je n'ai pas, à une discipline de repos prolongé qui m'obligerait à trop d'efforts de volonté. Voilà l'effet du retour à la vie travail-jeu. Pas d'envahissement érotico-mental, pas d'appels de provocations du grand troupeau de biches de Paris, gênantes et hors d'atteinte pour moi, grand couillon concupiscent.

Pour l'enregistrement⁸. Première contrainte : sa durée. Il faudra éliminer, effacer, mais quoi... On verra. « L'école » sans doute, un peu longuet ce chapitre. La fin, le langage trivial qui détonne là. Dans les suppressions, puisqu'il faut réduire, les parties dialogues sont des parties à supprimer, il me semble.

Va pour pas de musique, je crois que tu as raison. C'est un disque, mais on n'est pas à la radio. Techniquement, avec une autre bande, la partie musicale, sur cette bande intermédiaire-mioustic, pourrait se surajouter à la gravure du disque. [...]

Bien fraternellement à toi,

Navel



Vendredi 3 mars 1972

Mon cher Claude,

⁸ Il s'agit du projet d'enregistrement sur disque de *Travaux*.

A propos du projet de disque.

En 45 minutes d'audition, d'audition des deux faces du disque, on ne peut donner que quelques récits, un échantillonnage de *Travaux*. Soit toute ou presque sa première partie, inscrite sur la première bande, en procédant à la réduction du chapitre « école » et Berliet, à leur suppression, je veux dire. Autre solution : s'il s'agit d'échantillonnage, on pourrait retenir, d'abord : Maudières, Citroën, les Vendanges, la Solitude (intégralement). (A mon sens, Adrien et Solitude sont les meilleurs chapitres de *Travaux*).

Autres choix, déterminés par la durée du disque : Maudières, Adrien, les Terrassiers, les Vendanges

ou Maudières, Citroën, les Cerises,

ou Maudières, Citroën, la Lavande, les Cerises,

ou Maudières, Lyon, les Terrassiers, les Cerises,

ou Maudières, Lyon, Adrien, les Cerises,

ou Maudières, Lyon, les Terrassiers, le Sel,

ou Maudières, Lyon, Adrien, les Cerises,

ou Maudières, Lyon, les Foins, les Terrassiers.

Le livre en son entier représente environ quelque quatre heures d'enregistrement, il me semble. Les travaux de plein air, leur fatigue et leurs bonheurs donnent là crédit, plus de crédit, à l'autre sorte de fatigue écrasante, la fatigue industrielle. Les pages de plein air sauf celles sur le sel, sont des pages de bonheur réconciliant.

Autres choix : Maudières, Lyon, Citroën, les Cerises,

Maudières, Lyon, Adrien, Citroën.

De toute façon, le choix donne le ton de l'ouvrage, mais le sens, l'orientation générale du livre ne peuvent pas y être présents. Il conviendrait, c'est une suggestion, que l'audition se limite à Maudières, Lyon, et pour le reste aux pages de plein air.

Avec deux disques, la solution possible est différente, l'enregistrement des bandes, durée deux heures, n'exige par-ci par-là que quelques suppressions ou coupures diverses.

De toute façon, ton choix sera le plus indiqué, celui d'un poète et d'un bon lecteur. Pour la réalisation, il serait peut-être temps de parler à Suzy de ce projet. L'édition d'un disque est très coûteuse.

Voilà, mon cher Kottelanne, je t'appellerai au téléphone, nous en reparlerons.

Bien amicalement à toi,

Navel



Laval d'Aix, 13 avril 1972

Mon cher Kottelanne,

Ta lettre m'a rejoint à Laval d'Aix. Denise et Claire sont reparties dimanche dernier. Je suis seul depuis mardi, le jour du départ d'un copain et de sa femme

qui ont passé une dizaine de jours avec nous. Seul, pendant quelques jours c'est le désarroi, puis je m'habitue si bien que quand il faut revenir, quitter les lieux, ça ne va plus. Je serai de retour à Meudon, à la fin de la semaine prochaine. Ce que je pourrais faire ici, je peux le faire plus tard, rien ne presse. Avant mon arrivée, Oddon avait planté une dizaine de noyers. Travail facile, quand un profond sillon a été creusé par le tracteur et sa charrue. Comme il n'était pas trop tard, fin mars, dix autres ont été plantés. J'ai semé deux kilos de trèfle nain pour agrémenter un grand tamis et « l'esplanade » qui le borde, semé du tournesol et des soucis. L'entour du reposoir, face aux champs, à la pente, aux pinèdes, sera vraiment plaisant en juillet, et même en mai. A l'automne, j'avais planté quelques boutures de saule, deux ou trois de peuplier au bord du ruisseau, ça bourgeonne. Quel beau temps, du temps de mai fin mars et premiers jours d'avril. Trop beau pour les semis, trop sec. Après leur arrosage le soir même, enfin, la pluie. Plus haut, sur un versant, un peu de neige. Je pourrais m'amuser à brouetter du caillou, du sable, du gravillon, quatorze mètres cubes de matériaux en attente. Rien de nécessaire, le luxe, un luxe de jardinier paysagiste, celui d'accorder une terrasse, de l'autre côté de la route, à la largeur, à la ligne d'un bout de terrain près de la maison. L'an dernier, avec quelques heures de travail d'un bulldozer, le bas du verger est devenu une « esplanade ». La neige, le gel, un labour, le râteau, le temps ont fait le reste, au mieux. Rien de léché, du rude, du familier. A part ça, je ne suis pas tellement manuel. Si le boulot pouvait être fait par commande, je me passerais de l'exécuter moi-même. [...] Hier, trois paquets de cigarettes. [...] Seule nourriture : de l'eau fraîche et du café. Ce genre de régime pourrait abattre un bœuf. A Paris, le lendemain, je serais faiblard, vaseux, crevé.

A propos du récit. J'avais « promis » à notre ami Maurice Joyeux quelques pages déjà écrites. Après retouches, nouvelle frappe définitive, Denise me conseillait de laisser ces pages aux archives, qu'étant ce qu'elles étaient, il valait mieux qu'elles ne soient pas publiées. Rien de précis, une impression de vague dans la démarche du récit, avant qu'on arrive au mieux où se situe l'anecdote ou l'action. La logique a ses exigences, disons françaises. La forme d'un récit en subit d'autres. Il est possible que, sans vouloir jouer si peu que ce soit au précurseur, pour traduire ou raconter on suive une démarche déroutante, claire plus tard, dix ans ou vingt ans plus tard. Il est tel auteur américain dont il faut lire cinquante pages où des personnages du XX^e siècle cohabitent avec leur grand-père défunt, avant qu'on sache, qu'on puisse distinguer les vivants et les disparus. La forme, la démarche d'un récit, où le narrateur est impliqué personnellement, dit « je », est dictée, orientée, par les gênes qu'il éprouve à ce rôle de personnage, sa volonté de discrétion. Certains recours à la nébuleuse des souvenirs ou retours sur la vie vécue en donnent une vision plus vraie, presque la vraie vision, celle qu'on ne pouvait avoir, même conscient, aux moments du parcours vécu. C'est de cette vision, de ce reflet, de ce nouveau regard, recherché, que donne le recul – donne plus ou moins –, dont dépendent finalement les éclaircissements les plus vrais.

Le texte que j'ai envoyé à *la Rue* est le commencement d'un retracé, dont l'ensemble, le vrac des épisodes, quelques mois des années noires, n'a pas trouvé une forme solide. J'ai été très content d'apprendre que ces premières pages revues et retouchées conviennent à la revue⁹. James Riey – le connais-tu ? – vient de m'écrire un billet pour me dire « merci pour ton article excellent », et qu'il espère qu'à la sortie de la revue, vers le 25, je pourrai contribuer à la correction de la revue. Donc à bientôt, je te donnerai un coup de fil dès mon

⁹ Le récit sera publié, sous le titre « Une visite, dans le numéro 13 (deuxième trimestre 1972) de *la Rue*.

arrivée. Je serais heureux que H. Gougoud fasse bon accueil à ta proposition ¹⁰
[...]

Bien fraternellement,

Navel



Laval d'Aix, 12 août 1973

Mon cher Kottelanne,

[...] A mon arrivée ici, le terrain ensemencé de trèfle en avril était envahi par les chardons et surtout par des graminées, une mauvaise herbe à tige ligneuse, aussi épaisse et haute cette toison que celle d'un champ de seigle. A « la fraîche », matin et soir, j'ai pris la faux. En cinq journées, j'ai remis ce pré d'un demi-hectare dans son état le plus souhaitable. Juillet a été assez pluvieux. Le soleil et la chaleur ne m'aimant guère, la grisaille et la pluie ne me gênent en rien, au contraire. Il est dur le soleil depuis quelques jours. C'est le grand, le vrai beau temps, le dur beau temps. [...]

A propos du citoyen syndiqué, équipier, dont tu me dis quelques mots dans ta lettre, crois bien que si j'ai eu « l'air de le tenir en bonne estime », il s'agit d'un faux air. Il fait si chaud aujourd'hui qu'il me serait vraiment difficile ou impossible de m'expliquer davantage sur ce confrère, faux frère, faux-jeton, malin, que je ne hais pas, bien sûr. Mon manque d'estime à son égard est celui d'un gars de la charpente qui rejette une planche pourrie, mon mépris à son égard est si réel, si profond, qu'il n'a pas besoin d'expression, je dirais même qu'il se mêle, qu'il est mêlé à l'amusement, ce mépris-là. Ce citoyen est loin d'être bête, de plus il n'est pas méchant. Il sait nager, se laver les mains, rouler les uns, rouler les autres, ses nageoires n'ont ni forme ni couleur caractéristiques. Ce qu'il redoute, c'est d'être vu et jugé. Il comprend très vite le regard et la boutade du copain qui a percé, disons, ses apparences. Vraiment, il fait chaud, trop chaud pour parler de lui, plus longuement.

Ah, je suis content d'être à la retraite, un mini-retraité à la retraite intégrale d'activité rétribuée. [...]

Bien fraternellement à toi,

Navel



¹⁰ Claude Kottelanne s'était adressé à Henri Gougoud pour l'intéresser à son projet de disque.

Laval d'Aix, 28 mars 1974

Mon cher Claude,

[...] Finalement, j'ai relu mes archives, des articles sur *Travaux*, des lettres, quelques-unes d'Alix Guillain, la compagne de Groeth, d'autres de ma première épouse, peu nombreuses lettres, deux ou trois billets de Jean Paulhan, d'autres, plus brefs, de Jean Giono, des lettres plus vibrantes d'Albert Béguin¹¹, les miennes, celles de ma correspondance avec Géraldy, sans intérêt même pour moi-même ce que je racontais, conséquence d'une gêne probablement, une grosse liasse de lettres écrites à une amie, charmante jeune femme, mariée hélas. J'ai retrouvé là, au verso d'un poème, une lettre adressée à une autre dame, personnage imaginaire, mes impressions de sa folle visite. Ruse de guerre, la lettre sur papier jauni, vieillot, datée de 1935, s'adressait, en fait, à la charmante souris dont j'avais quitté la voiture, sur la route des cerises à Solliès, après un après-midi passé ensemble au château de Seillons, mon triste grenier, un après-midi de novembre de l'an 52. Pris à mon piège, en relisant cette lettre, je me suis vraiment demandé qui pouvait être cette jeune femme – l'imaginaire –, à laquelle je disais quelques mots du grand vide que venait de laisser sa disparition. Détail. Enfin, cette plongée dans les papiers, plongée souvent triste – la réalité, le quotidien radotent –, m'a plutôt, cette fois, reconforté. On se perd de vue, on est un autre, un être sombre, grave, radoteur, dans le tête-à-tête, si l'on peut dire, avec soi-même. Le retour aux traces, aux sédiments du temps vécu, m'a été bénéfique, guéri ou presque du sentiment de dépersonnalisation, de vague existence, de dispersion, d'homme qui a perdu plus ou moins ses plus fortes racines. Encore un peu, j'allais pouvoir écrire, au moment où j'ai dû partir.

Autre lettre, celle d'un copain de Nancy, Alain Amant, citait là quelques remarques du poète André Spire, l'ami de Péguy, des syndicalistes de la vieille CGT, créateur ou participant à la création des tentatives d'Université populaire. Quatre-vingt-dix ans ou plus, il avait André Spire quand je l'ai connu, approché, en allant le voir chez lui. Ses remarques portent sur notre rencontre première, élogieuses, pénétrantes, d'une remarquable lucidité ou double vue, la dernière va si loin qu'il émet un doute que le temps a justifié. En résumé, disons : « Navel n'est pas un romancier, pourra-t-il poursuivre son effort ? » Il a bien dit, André Spire, dit juste.

Je suis arrivé ici le 2 mars. Robert et Jeanne Proix, revenant de Menton en voiture, devaient faire halte ici le 6 mars. Quatre jours, faut bien ça, pour que les vieux poètes à mazout aient le temps d'amener la température de 5 à 18 et 20 degrés. Le séjour de Jeanne et de Robert Proix a été bref, trois jours seulement hélas. On est bien ensemble, je parle beaucoup, de tout, de la vie personnelle, des idées. Quand j'hésite et que je crains de heurter Robert, ses préférences, ses opinions, je n'y arrive pas, ce qui me rassure. Nous avons eu pour convive un soir le frère de Stan Lelièvre, Jean, pasteur de quelques paroisses du bas Diois. On a parlé de Lénine, du stalinisme, de Makhno, sujets sur lesquels je suis capable d'être un vrai raseur. Une fois de plus, il a dû sortir un peu étourdi, le frère de Stan Lelièvre. [...]

Claire et Sophie, la fille de Marie-Rose Proix, sont arrivées ici, il y a une semaine. Je leur fais la dîne, copieuse et variée. Elles s'entendent très bien, merveilleusement, les deux filles. Parlote, jeux divers ; volant, bécane, jeux de car-

¹¹ Albert Béguin (1910-1957) fut, de 1940 à 1950, directeur de la collection des « Cahiers du Rhône » et, à partir de 1946, de la revue *Esprit*. Grand spécialiste du romantisme allemand, A. Béguin s'intéressa de très près à l'œuvre de Navel et correspondit avec lui.

tes, construction d'un traîneau à roulettes ou d'une cabane, elles s'occupent. Ce matin, pas ce matin seulement, j'ai râlé. « Tu râles toujours, m'a dit Sophie, t'es pas anarchiste, t'es autoritaire. » Si elles se lèvent à dix heures du matin, boudeuses, parce qu'elles n'ont pas assez dormi et que je les ai réveillées, y'a du tirage. Mais dans l'ensemble on s'entend bien, elles sont heureuses. Ce soir, pendant que j'écrivais à mon frangin, elles ont fait la dîne. A midi, on avait parlé du MLF, de l'égalité des sexes, etc., disons de leurs diverses contestations. Ce soir, elles ont voulu faire la dîne, c'est très bien. Il est dix heures du soir, elles sont déjà au dodo, se sont mises au dodo sans m'avertir. Claire vient de me crier : « Demain, tu me réveilleras à sept heures et demie. » Je leur avais expliqué en râlant que moi j'étais pas Denise, que je pouvais faire de mon mieux, mais qu'elles pouvaient quand même participer, que si je les laissais dormir jusqu'à midi, à quelle heure on déjeunerait, à deux heures ou à trois heures de l'après-midi, que finalement on prendrait la nuit pour le jour. Expliquer que mes remarques quand je râle s'adressent à Claire, que le mazout à 54 balles le litre ne brûle pas pour qu'elles laissent fenêtres et portes ouvertes. Je fais les courses, la croûte, elles peuvent bien donner un coup de balai. Le « mythe » des vacances sacrées, ça va pas. Faites un peu de boulot, ça ira mieux. Je râlerai pas, on vivra dans la gentillesse. Elles pouvaient pas démonter une roue de bécane, je suis venu à la rescousse. A midi, on avait discuté de l'égalité des sexes et de l'égalité d'aptitudes au boulot, discuté de ce qu'elles contestaient de mes vieilles idées réactionnaires. Ce soir, croûte faite, et dodo. Si on veut dormir longtemps, on se couche plus tôt. [...]

Amicalement,

Navel



Meudon, mercredi 19 février 1975

Mon cher Kottelanne,

Ta lettre était là, sur ma table. Elle était bien arrivée. Elle était là, sous quelques enveloppes du courrier des caisses de retraite que rien ne me pressait d'ouvrir. Sous la même couche de papiers administratifs une autre lettre, plus brève, de Pierre Aubery. Merci de ta bonne lettre. C'est un bon signe que ton écho soit si direct et si peu tardif. « Abrupto » et sans autres claires explications, je peux te dire que j'ai le sentiment que le gars Kottelanne, tel qu'il est, dans ses dispositions du moment, devrait tenir un journal que, tôt ou tard, il pourrait publier. Journal qui intéresserait fraternellement, bien des lecteurs, les vrais, les meilleurs. En bref, j'exprime là une certitude, disons, intuitive.

A propos de certains malaises dont nous parlions hier, tu as parfaitement raison, leurs remèdes ou leurs apaisements ne sont ni les calmants, ni les euphorisants. Les bains de soleil, le grand air ont de plus sûrs effets. De même, la viande rouge, les vins généreux, les tonifiants (quand les malaises passagers ou prolongés ont des causes simples, révélées par la pâleur, l'altération de la vigueur). (Causes simples ? Disons plutôt signes tels que la pâleur, etc.). Certains malaises sont la rançon de la grande santé intellectuelle, de la conscience d'être et de ses pouvoirs de réflexion, d'un excès enviable de sensibilité. Ils exigent une greffe sur des ressources corporelles vigoureuses ou simplement entretenues par les efforts physiques d'utilité ou d'agrément, le sport, la chasse. Je m'arrête là, sur cette lancée.

Si l'on avait confié la personnalité de Baudelaire aux soins des médecins, elle en serait morte, probablement.

Tout de même, faut faire de son mieux pour être assez mal, mais au mieux de sa capacité de pleine santé. La grande santé est aussi une expérience.

Je m'essouffle sur ces hautes considérations. Je te quitte. A bientôt. Mes amitiés,

Navel



Laval d'Aix, 25 janvier 1976

Mon cher Kottelanne,

[...] Un écrivain aux débuts brillants, très remarqués il y a vingt ans, dont je connaissais le nom, pas ses livres, m'a gentiment demandé de lui faire parvenir mes ouvrages. Promesse faite, promesse tenue cet été, après son émouvante rencontre à une fête de plein air organisée par Marcelle et André Dalmas¹². Aucun écho. Autre exemple, un prof de philosophie, à Die, à la MJC, m'avait invité à parler à ses étudiants de classe terminale. Après la rencontre avec les jeunes gens, je lui ai remis mes quatre ouvrages. Si j'attendais un écho, même verbal, depuis six ou huit mois, j'attendrais la Saint-Perlimpinpin.

J'ai lu hâtivement, dès que je l'ai reçu, l'ouvrage de Maurice Lime¹³, publié à compte d'auteur, tirage restreint. Titre : *les Risques de la sincérité*. Il s'agit plutôt des risques de la balourdise, de la sottise ou de la tricherie. Recruté par Doriot, après la défaite, Doriot qui partira pour le front russe au titre d'officier, notre Kirsch-Lime trouve emploi dans les services allemands. Au moment de la débâcle des troupes occupantes, départ avec Doriot, de retour du front russe. Ça va, comme ça. Notre ami Louis Lecoin savait-il ceci et cela, en invitant Lime à collaborer à *Liberté*? Larmes par-ci, larmes par-là, larmes sur la mort de Mussolini. Au temps où les occupants déportent, torturent, fusillent, décapitent les résistants, ses anciens copains du parti, Lime se présente à la Kommandantur pour faire lever l'interdiction de son livre, qui vient d'être publié, ouvrage où il raconte ses déboires de membre, d'ex-membre du parti. Il paraît que *Défense de l'homme* a signalé aux braves copains la parution du dernier ouvrage de Lime, collabo par pacifisme, par panzer-européanisme, victime de son idéal, de son amour de l'humanité. Je ne pouvais faire qu'une chose : l'engueuler. C'est inutile. Donc, je n'ai pas accusé réception de son triste, ridicule envoi. En 46, le drôle, dont je connaissais l'existence pour avoir lu *Pays conquis*, sans l'avoir jamais rencontré, lui, m'a écrit. Il avait lu *Travaux*, Nadeau venait de lui donner mon adresse. Son admiration persistante pour le « grand Jacques » m'a assez vite agacé. La date, 1942, de la publication de *Cellule 8, 14^e rayon* m'a fait tiquer.

¹² André Dalmas a fondé, en 1963, la revue *le Nouveau Commerce*. Navel y publia quelques articles.

¹³ Maurice Lime (pseudonyme de Maurice Kirsch), né en 1905 à Montigny-les-Metz (Moselle), passa de l'anarchisme au communisme, puis au doriotisme et, par « pacifisme », à la collaboration. Écrivain prolétarien, son premier ouvrage – *Pays conquis* (1935) – avait été bien accueilli par B. Groethuysen, qui le mit en contact avec Gide. A la Libération, M. Lime fut condamné à cinq ans d'indignité nationale. Admis au Syndicat des correcteurs en 1955, il milita dans les rangs pacifistes auprès de Louis Lecoin et se consacra à l'écriture. Dans son autobiographie romancée – *les Risques de la sincérité* (1975) –, à laquelle Navel fait ici allusion, M. Lime défend la thèse – jugée fantaisiste par les historiens – de l'assassinat de Jacques Doriot par les Allemands.

A ma remarque, réponse : « Mon manuscrit avait été déposé chez l'éditeur avant l'ouverture des hostilités. » En 38 ou début 39. Aucune allusion, dans sa réponse, à cette démarche à la Kommandantur pour faire lever l'interdit. Fait qu'il juge opportun de signaler, maintenant, tout risque levé. L'interdit – le fait – a l'avantage de signaler que le caractère de son livre et de ses révélations de transfuge avait déplu aux occupants. Victime une fois de plus de sa sincérité, ce pauvre Lime. Il se proposait à la mobilisation. Il a rêvé de s'opposer aux gendarmes, arme au poing (un ridicule 6.35 qu'il adorait). Affecté spécial, ouvrier génial, talentueux, l'objecteur de conscience (titre qu'il s'attribue dans la dédicace écrite à mon intention) est finalement sauvé des risques de ses héroïques intentions par son maintien en usine. Je rêve, je suis, le rêve vaut l'acte. Collabo, partisan de la grande Europe, réalisée par le succès des chars, l'intense préparation des armées d'invasion, pacifiste Lime se rallie à la cause des conquérants. Il est surtout victime, victime heureuse d'abord, du prestige et de l'éloquence de Doriot. Détail amusant, l'auteur de *Pays conquis* a rencontré Gide. Il écrit noir sur blanc : « Gide me trouvait baisable. » Tirons le rideau. La correspondance, de brève durée, avec cet animal, a eu finalement pour moi, plus tard, de très fâcheuses conséquences. Il avait conclu que j'étais stalinien, coco sur les bords. Il n'a eu aucune peine à faire partager ses convictions à son ami Maupieux¹⁴, secrétaire du syndicat à l'époque. Je t'en ai parlé abondamment, je crois. [...]

J'apprends à me servir d'une machine à écrire, depuis un mois. Trop occupé, fatigué de monter le mortier, ces temps-ci, j'ai un peu négligé mes gammes d'apprentissage du clavier. Dix doigts occupés, la main coupable, celle qui tient la cigarette ou le havanitos, retrouvera son innocence. Alors fini la tabagie. Elle a pour sœur l'insomnie et pour frère l'alcool. J'ai décidé de vivre jusqu'à cent cinquante ans, et pour ne pas périr d'ennui, faudra que j'écrive. Que j'écrive sans recours au tic de la tabagie. [...]

La solitude dans la maison silencieuse n'est pas toujours facile. Il arrive que le bruit du robinet d'eau, de l'eau du robinet, m'aide à vivre. [...]

J'ai bien aimé, j'aime bien ton recueil *Loquèle*. J'ai plaisir à le relire, quelques lignes en glanant, pour le plaisir de la redécouverte. Ta citation de René Char m'avait quelque peu inquiété. Je le connais peu, il est vrai, mais j'étais plutôt rébarbatif à ce que j'appellerais son côté précieux ou hermétique. [...]

Mes fraternelles amitiés,

Navel



Laval d'Aix, le 14 janvier 1990

Mon cher Kottelanne,

[...] Ta lettre m'a fait grandement plaisir. C'est Claire qui a fait le service de *Sable et Limon*. Tu vois, elle n'avait pas oublié nos rencontres à Meudon et vos

¹⁴ Georges Maupieux, né le 27 septembre 1907 à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), syndicaliste et pacifiste, milita activement avant guerre dans le Centre syndical d'action contre la guerre (CSACG), dont il fut le trésorier en 1938 et 1939. A la déclaration de guerre, le CSACG soutint le Centre de liaison contre la guerre, ce qui valut à G. Maupieux d'être arrêté, condamné à quatre ans de prison et chassé de l'administration, dont sa branche professionnelle (la Monnaie) dépendait. A la libération, il ne fut pas réintégré. Admis au Syndicat des correcteurs en 1947, il en exerça les activités de secrétaire de 1954 à 1957. Comme on l'aura compris, Navel ne portait ni M. Lime ni G. Maupieux en grande estime.

rencontres au Louvre. Il y a des années qu'elle a quitté son petit patron de magazine au *Figaro* ; elle est secrétaire intérim et change de lieu assez souvent. Comme elle est obligeante et très compréhensive, une vieille amie m'a dit d'elle au téléphone « ta fille est de plus en plus charmante ».

Les lettres que j'ai écrites à Groeth auraient pu finir à la corbeille. En 34 ou 35, Groeth avait dit à ma compagne : Navel m'écrit de longues lettres, il devrait tourner sa communication vers le public. En 35, quand je l'avais vu à Bormes, il m'avait conseillé d'écrire un petit livre qu'il ferait publier, je l'ai écrit, le manuscrit a été refusé ; c'était normal, mais un peu affligeant dans le moment. Il y avait des pages sur la récolte du sel que Moussinac¹⁵ a remarquées. Je lui ai dit : « Je peux faire mieux ». Elles furent publiées dans *Regard* en 37 et reproduites dans *Travaux*. En 45, Groeth m'a dit : « J'ai bien aimé *Travaux*, mais je préfère vos lettres, il y a plus de thèmes ».

L'article de Jaccard m'a déplu¹⁶. Je ne l'ai lu qu'une fois, ça m'a suffi ; « Lettres d'un esclave », c'est un faux sous-titre, j'étais plutôt réfractaire. Jaccard m'accorde deux tentatives de suicide avant que j'aie quinze ans ! A l'époque, j'aurais lu Rosa Luxemburg et Bakounine. Je connaissais leurs noms, c'est tout ; les lettres de Rosa Luxemburg n'étaient pas traduites et l'œuvre de Bakounine était quasi introuvable. Quand on est critique, il faut donner des informations exactes. Jaccard n'est peut-être pas un critique, mais un échetier. On ne peut pas être juge et partie, j'exprime un sentiment, rien de plus.

Tu me parles de l'écriture, je pense au contenu, aux thèmes comme disait Groeth. Le style doit être au service du contenu. La réédition de *Sable et Limon* n'a pas fait des vagues, mais elle m'a valu un peu de courrier. Quelqu'un que connaît Claire et qui a connu Paulhan et Groeth m'a dit : « Notre cher Groeth est toujours présent. » Quand je lui écrivais, il était là... J'ai eu de hautes visées, celles d'atteindre à un état d'enchantement perpétuel, autrement dit d'être poète et on peut l'être sans avoir jamais rien publié.

Il se peut que dans les lettres à Groeth, j'ai été tenté de lui dire tout ce qui s'opposait à la réalisation de mes chimères. [...]

Bonne année, fraternellement,

Navel



Laval d'Aix, le 16 octobre 1990

Cher Kottelanne,

[...] Non, tu n'es pas misanthrope, non tu n'es pas un anarchiste-misanthrope ! mais un libertaire qui ne croit plus aux lendemains qui chantent.

Tu as raison de dire que le communisme n'a jamais existé, ni du reste la dictature du prolétariat. En Russie, il n'y avait pas en 17 de nombreux ouvriers, la

¹⁵ Léon Moussinac (1890-1964) fut membre du PCF de 1924 à sa mort. Il était, dans les années 1930, directeur de l'hebdomadaire *Regards* – où Navel publia quelques articles –, directeur littéraire de *l'Humanité* et directeur des Editions sociales internationales (ESI). C'est à ce titre qu'il refusa le premier manuscrit de Navel, *Histoire d'un prolétaire*.

¹⁶ Il s'agit d'un article de Roland Jaccard intitulé « Lettres d'un esclave » et publié dans *le Monde* le 11 août 1989. Le même R. Jaccard fera la nécrologie de Navel dans *le Monde* du 4 novembre 1993. Elle commence ainsi : « Il avait un physique à la Gary Cooper, l'humeur plutôt ombrageuse, le franc-parler de ceux qui n'ont pas trop fréquenté les cénacles littéraires : avec Georges Navel, une voix d'enragé génial vient de s'éteindre... » Le reste est à l'avenant.

population russe était surtout composée de paysans. L'échec de la révolution russe est celui des théories de Lénine. [...]

Le mouvement anarchiste a pris fin en 14, ses leaders se sont déclarés partisans de la cause des alliés, de l'Union sacrée, etc. Jean Grave avait pourtant écrit quelques romans utopistes et un ouvrage qui avait pour titre *la Société mourante et l'anarchie* !

Malgré ce que j'ai pu te dire un jour à *l'Huma*, je ne suis pas du tout misogyne, bien au contraire, j'ai eu une mère admirable, j'ai fait son portrait dans *Travaux*, j'ai eu aussi de grandes sœurs, l'une a recueilli trois orphelins, les enfants de ma sœur aînée et, plus tard, mon père. Sans elles, j'aurais eu une adolescence beaucoup plus pénible. Le propos que j'ai tenu tenait à une épreuve très longue, épreuve qui a duré plus de vingt ans, épreuve qui s'est terminée par un divorce. [...]

Amitiés,

Navel



Laval d'Aix, 1^{er} juin 1991

Mon cher Kottelanne,

[...] L'âge de la retraite m'a rejoint quand j'avais soixante-six ans, Claire avait dix ans et la maison où nous sommes n'était pas entièrement payée ; je ne tenais pas à la retraite, une demi-pension qui ne représentait que le cinquième de mon salaire. A l'époque on pouvait travailler jusqu'à quatre-vingts ans, même plus tard, mais dans le labeur, c'est-à-dire deux fois plus pour gagner deux fois moins. C'était conforme à la morale syndicale, drôle de morale ! Ma carrière de correcteur n'a pas été facile, je ne t'en ai jamais parlé. Un copain du secrétaire, un exclu du parti, m'avait recommandé au puissant personnage. Selon lui (qui fut l'interprète de Doriot), j'étais un stalinien sur les bords. Un anarchiste, qui avait créé sa chapelle, me considérait comme suspect d'avoir participé à la Résistance. Enfin, ce serait une histoire trop longue à raconter. J'ai traîné trois ou quatre ans à la permanence avant d'être en pied à *l'Humanité*. Il n'est pas bon d'avoir écrit quand on est correcteur, on passe pour poète. Un secrétaire à tête ronde disait : « Tu es sympathique aux équipes de presse mais tes amis disent que tu es distrait, et chez nous la distraction est rédhibitoire, au même titre que l'ivrognerie ». « Les amis », c'était un gars qui louchait, un petit bourgeois envieux. Je parle dans le désordre, mon persécuteur, Maupioux, m'avait envoyé faire un service dans une imprimerie et, comme on voulait me garder, il avait dit à la réglette : « Gardez Navel mais ce n'est pas un cadeau ! » Pour éviter les histoires, on me cachait dans un autre cassetin. J'ai travaillé dans la plus sale boîte de Paris, dans le quartier des Halles. Comme je râlais, un confrère m'a dit : « Est-ce que tu te crois plus que nous parce que tu as écrit ? » Passons, il faudrait des pages et des pages pour revenir sur ma carrière. Terrassier, c'est plus pénible, mais on a l'esprit plus tranquille. [...]

Amitiés,

Navel



Laval d'Aix, le 29 avril 1992

Cher Kottelanne,

Tu as bien fait d'écrire à Michel Polac, tu l'as vexé, il était furieux. En voyant son écriture, il m'a semblé qu'il avait un penchant pour la bouteille, l'alcoolisme mondain est très répandu parmi les journalistes car on les invite à tous les cocktails. Je ne savais pas qu'il présentait des livres, il est peu qualifié. On m'a dit qu'il avait remis *Travaux* à un collégien. Quand il a commencé « Droit de réponse », il a prétendu qu'il voulait donner le sens du concret à tous les Français. Lui, après avoir lu *Travaux*, avait quitté Sciences-Po pour faire son tour de France¹⁷. Mon livre a eu sur lui une influence extra-littéraire, car si j'ai parlé des travaux de plein air, c'est pour montrer que l'auteur les supportait mieux que ceux de l'usine. Je n'aimais pas beaucoup son « Droit de réponse », il y avait trop de monde sur le plateau, c'était confus. [...]

Mes amitiés,

Navel



Laval d'Aix, le 6 avril 1993

Cher Kottelanne¹⁸,

Il est difficile d'être seul et pour certaines gens il est difficile de supporter la compagnie. Personnellement, je supporte très mal la solitude. En 48, je suis resté seul, étant divorcé depuis un an quand mon ex est partie. On venait d'emménager au château de Seillons ; le logement avait huit pièces, quatre au nord, quatre au sud, séparées par un large couloir. C'étaient les chambres de l'ancienne domesticité, le plafond était bas, très bas, j'étais oppressé, j'étais devenu claustrophobe. J'aurais pu aller voir une amie qui habitait à 40 km, mais je voulais écrire, j'avais commencé un livre que je croyais important, je ne voulais pas brûler la chandelle par les deux bouts. Je sortais pour cinq minutes, finalement je faisais 15 km, autant au retour, sans rencontrer âme qui vive. J'ai pu écrire finalement. Louis XIV et la cour avaient la chasse, les guerres, les amourettes, les fêtes pour s'occuper, les déplacements de château en château ; ils avaient même des distractions stupides : quand les dames étaient assises, on s'amusait à les renverser pour voir leurs dessous ! L'homme a besoin d'activités, il a aussi besoin de repos ; les enfants ont des jeux pour se distraire, les hommes ont le travail ; ils aspirent à la retraite et là ils s'ennuient le plus souvent, les embêtements leur manquent ; le bon temps, c'est quand ils allaient au boulot, qu'ils avaient des embêtements et des compagnons.

¹⁷ Dans un entretien accordé à Catherine Argan, du magazine *Lire*, Michel Polac réitéra, en 1998, ce qu'il avait déjà maintes fois exprimé à propos de *Travaux* : « A vingt ans, j'ai pris la route parce que j'avais lu *Travaux* de Georges Navel, l'histoire d'un ouvrier anar qui devient routard. J'ai fait la même chose pendant un an et j'ai trouvé dans ce vagabondage tout le bonheur que le livre laissait pressentir. Je travaillais dans des fermes, sur des chantiers. C'est la plus belle année de ma vie. Mais bon, c'est l'apanage de la jeunesse... » Fermez le ban ! De quoi comprendre que l'ex-animateur télévisuel agaçât beaucoup l'auteur de *Travaux*...

¹⁸ Cette lettre a déjà été publiée dans *Cantonade*, le bulletin du Syndicat des correcteurs, en 1994.

Alors j'ai dit : « Je connais des solutions pour être heureux » ? En réalité, je n'en connaissais aucune, je plaisantais, mais en ce temps-là la vie m'était facile, ta venue à *l'Huma*, celles de Rosy et d'André Bernard ont changé l'atmosphère de l'équipe, le service était court, je pouvais me promener dans la journée dans les bois de Meudon, au parc de Saint-Cloud, passer des heures sur la terrasse de l'Observatoire, de temps à autre aller dans le parc du Château de Versailles. Objectivement, ça allait, Claire avait sept ou huit ans et c'est une heureuse nature. Denise a toujours été très douce, jamais je n'ai eu à résoudre un problème pratique. J'avais un peu de boulot au jardin, j'avais une pelle, une pioche, une faux, une faucille, une fourche, un râteau, je pouvais m'occuper. Souvent j'ai fait du feu, je brûlais l'herbe et les branchages. J'écrivais un peu, seulement des lettres car je tenais à arriver très frais au boulot. J'avais de bonnes conditions d'existence. Je suis un homme de la ville à la campagne et un homme des champs à la ville. Mon cas a toujours été difficile, mais je n'ai été malheureux que par moments. J'ai passé vingt-cinq ans en Provence ; de 44 à 54, je suis apiculteur, j'avais beaucoup de temps à moi qui m'a permis d'écrire *Travaux*. Les abeilles ont une vie très intéressante pour nous, mais à l'époque j'étais surtout praticien, ce qui importait c'était la récolte et les essaims. Je n'avais pas beaucoup de ruches. Je pense que tu lirais avec beaucoup d'intérêt un ou deux manuels d'apiculture, bien que tous se répètent. L'important est de sortir de soi, l'esprit doit s'occuper. Je ne sais pas si ta région est mellifère, mais je serais étonné qu'il n'y ait pas du tout d'apiculteur ; un vétérinaire te renseignera et si les abeilles t'intéressent, un professionnel sera content de te faire visiter ses ruches, les gens qui s'occupent des abeilles aiment beaucoup en parler. Tâche de lire un ouvrage sur la vie des fourmis ou des termites, leur vie est très intéressante pour nous, elle pose des problèmes insolubles mais qui nous intéressent.

Tâche aussi de travailler un peu au jardin, peu, très peu ; si tu ne peux pas ratisser pendant un quart d'heure, ratisse pendant cinq minutes, il faut te forcer un peu, pas trop, il ne faut jamais baisser les bras. J'ai encouragé un bon catholique, un vrai chrétien à écrire au maire de Die, parce que le 15 août a coïncidé avec le jour du marché et que des éventaires et des rôtisseries gênaient les gens qui voulaient entrer dans la cathédrale.

Aujourd'hui, Denise et moi sommes allés voter pour le candidat socialiste, j'ai toujours voté depuis 36, l'important c'est que des gens du genre Le Pen ne passent pas. La France est un beau pays, des mers, des fleuves, des rivières, il vaut mieux être là qu'ailleurs. La vie est belle et cruelle, elle n'a jamais été facile...

Mon amitié, nos amitiés,

Navel

